

ÉRIC PLAMONDON

POMME S

roman

1984 – VOLUME III



LE QUARTANIER

Le Quartanier remercie de leur soutien financier
le Conseil des Arts du Canada
et la Société de développement des entreprises
culturelles du Québec (SODEC).

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d’impôt
pour l’édition de livres – Gestion SODEC.

Le Quartanier reconnaît l’aide financière
du gouvernement du Canada
par l’entremise du Fonds du livre du Canada
pour ses activités d’édition.

—

Diffusion au Canada : Dimedia
Diffusion en Europe : La librairie du Québec (DNM)

—

© Éric Plamondon et Le Quartanier, 2013

Dépôt légal, 2013
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

ISBN : 978-2-923400-96-9

... je me rendis compte, par lassitude, qu'il fallait que ma vie eût tout de même un sens et qu'elle en aurait seulement un dans la mesure où certains événements définis comme souhaitables m'arriveraient.

GEORGES BATAILLE

Exprimant ainsi un besoin humain, j'ai toujours voulu écrire un livre qui s'achèverait sur le mot « mayonnaise ».

RICHARD BRAUTIGAN

1

OUVERTURE

Il était une fois en Amérique un enfant adopté devenu milliardaire.

9

UN P'TIT PAIN

Gabriel Rivages est né au Québec en 1969. Il a grandi en entendant dire : « Quand on est né pour un p'tit pain, on est né pour un p'tit pain. » S'il avait grandi aux États-Unis, on lui aurait dit : « Si tu le veux vraiment, tu peux réaliser ton rêve. » À quarante ans, Gabriel Rivages se rend compte que, toute sa vie, il s'est battu contre un dicton. Quand on est né pour un p'tit pain...

ARBEIT MACHT FREI

Gabriel Rivages découvre la littérature grâce au surréalisme. À vingt-trois ans, il tombe sur le *Manifeste* d'André Breton. Il y fait la rencontre du comte de Lautréamont. Plongé dans *Les chants de Maldoror*, Rivages n'a jamais ressenti un texte de manière aussi puissante, aussi physique. Le livre du comte, de son vrai nom Isidore Ducasse, est autant une aventure charnelle qu'intellectuelle. On n'en sort pas indemne. On comprend la force que peuvent avoir les mots. C'est quelque chose comme la scène du rasoir tranchant l'œil au début d'*Un chien andalou*. C'est un combat de boxe sans gants, un match de lutte sans trucages, une bagarre de rue sans issue.

Lautréamont écrit : « J'ai reçu la vie comme une blessure, et j'ai défendu au suicide de guérir la cicatrice. » Rivages n'en demande pas plus. C'est exactement ce qu'il lui faut, ça et la fameuse métaphore du jeune homme « beau comme la rencontre fortuite sur une table de dissection d'une machine à coudre et d'un parapluie ». C'est sans doute une Singer, sinon une Remington. Le *Manifeste*

du surréalisme est publié pour la première fois en 1924. Aux Jeux olympiques d'été de Paris, Johnny Weissmuller remporte la médaille d'or au cent mètres nage libre devant Duke Kahanamoku. Quatre ans plus tard, dans *Nadja*, André Breton écrit : « Rien ne sert d'être vivant, s'il faut qu'on travaille. »

COPYWRITER

Dans *Blade Runner*, les répliquants sont des machines devenues aussi intelligentes que les humains. Ce sont des robots qui imitent l'homme à la perfection. On peut seulement les reconnaître à leurs pupilles. Quand le chef des répliquants écrase avec ses pouces les yeux de son créateur, on pense à la scène de l'œil tranché chez Buñuel. Mais ici on est chez Ridley Scott. L'histoire n'est pas de Dalí mais de Philip K. Dick. On se pose la question de l'humanité. Qu'est-ce qui nous différencie d'une machine ? Harrison Ford tient le rôle-titre. Entre *Les aventuriers de l'arche perdue* et *Le retour du Jedi*, il est alors au faîte de sa gloire.

Avant de faire du cinéma, Ridley Scott tournait des films publicitaires. Quand l'agence Chiat/Day lui propose en 1983 de tourner une pub à gros budget pour une boîte informatique, ça lui va très bien. Les concepteurs ont pensé à lui parce qu'ils veulent une ambiance proche de celle de *Blade Runner*, sorti l'année précédente. Il faut qu'en moins d'une minute le spectateur comprenne qu'il

est dans l'univers de George Orwell et de son roman 1984. Il faut adapter Big Brother au goût du jour. Le premier film tiré du roman date de 1956.

1984 d'Apple est aujourd'hui considérée comme la meilleure pub de tous les temps. Elle est aux films publicitaires ce que *La Joconde* est à l'histoire de la peinture. C'est comme un chef-d'œuvre. C'est le *Persée* de Cellini de la propagande télévisuelle. Elle a intégré la culture générale à côté des *Variations Goldberg*, de *Citizen Kane*, du *Lac des cygnes*, de Tarzan, de Don Quichotte et de *Sainte Jeanne des abattoirs*. Grâce à trois gars d'une agence de pub californienne et un réalisateur anglais, l'ordinateur Macintosh devient une étape cruciale de l'histoire de l'informatique personnelle et Steve Jobs apparaît comme le sauveur de l'humanité.

Dans *Blade Runner*, la machine perd la partie. Avec 1984, Chiat/Day remporte le Grand Prix du trente et unième Festival international du film publicitaire de Cannes. Personne ne se souvient du rédacteur anonyme qui a écrit la phrase clef sur laquelle repose tout le projet.

Le slogan final de la pub, on le doit à un certain Gary Gussick, *copywriter* de son état.

Sans texte, une idée n'est rien.